

13^{ème} partie

Ueshiba Morihei et la Sakurakai

Nous avons conclu notre dernier épisode en annonçant une plongée dans les fourrés idéologiques qui, à leur propre yeux et à ceux d'une partie de la société japonaise, justifiaient les crimes commis par les générations successives de shishi, shoshi et autres shina ou taïriku ronin. Nous avons préféré remettre au prochain numéro cette étude, pour présenter à nos lecteurs quelques juteux morceaux d'histoire, ne serait-ce que pour souligner à nouveau l'à-propos de cette série d'articles pour comprendre dans quel contexte historique (intellectuel/spirituel et social) s'inscrivait le parcours de Ueshiba Morihei, et donc du développement de ce qui allait devenir l'aïkido.

Nous sommes en 1931. En septembre, l'armée japonaise, ou plutôt quelques officiers de la division japonaise (dite « armée de Kwantung » en japonais Kantôgun) présente en Mandchourie, province chinoise sur le papier, pour assurer la sécurité des concessions japonaises et en particulier du chemin de fer sud-mandchou, décident de forcer la main de leur gouvernement et, sous le prétexte d'un attentat contre la voie de chemin de fer (ils avaient eux-mêmes fait placer la bombe...) organisent un coup de force aboutissant peu de temps après à la création d'un État vassal du Japon, le Mandchoukouo. Avant de passer à l'action,

Onisaburo Deguchi

les deux principaux instigateurs du coup, le colonel Itagaki Seishiro et le capitaine Ishiwara Kanji, avaient rendu visite à Onisaburo Deguchi, le chef charismatique/gourou de l'Omotokyo,



la « nouvelle religion » dont Ueshiba était un fervent fidèle, pour discuter des problèmes de la Mandchourie, de la nécessité d'établir au Japon un État axé sur la défense nationale et autres réformes qu'ils estimaient nécessaires pour sortir le pays de la crise (politique, économique, morale, etc.). Crise qui, rappelons le, touchait les États-Unis et l'Europe et qui allait déboucher sur la deuxième guerre mondiale.

En métropole, d'autres officiers de

rang moyen, de capitaine à lieutenant-colonel (les officiers généraux en étaient exclus) se rencontrent régulièrement pour, eux-aussi, discuter de l'avenir du pays, avenir qu'ils ne voient que débarrassé de toute trace de régime parlementaire et, bien sûr, sous leur direction éclairée. Ils nomment leur groupe, au début assez informel, Sakurakai, habituellement rendu comme « Société des fleurs de cerisiers ».

Ces jeunes officiers s'identifiaient explicitement aux shishi dont nous avons décrits les « exploits » dans des articles précédents (Voir en particulier AJ n°24). Nous renvoyons les lecteurs anglophones qui voudrait en savoir plus sur ce point à l'excellente thèse de Dan Orbach *Culture of Disobedience: Rebellion and Defiance in the Japanese Army 1860-1931*, disponible en ligne à : <https://dash.harvard.edu/bitstream/handle/1/17467476/ORBACH-DISSER-TATION-2015.pdf?sequence=1>

Il écrit :

« La croyance que [l'action d']un réseau privé d'assassins était le seul moyen de sauver la nation entière d[es agissements d']une direction corrompue était reprise presque « en l'état » de la tradition des shishi de la fin des Tokugawa » (p. 122).

Karl Marx, dans son « Le 18 Bru-



“Deguchi Onisaburo et Ueshiba en uniforme passant en revue les troupes de la Showa Seinenkai”

maire de Louis Bonaparte» écrit : « Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se répètent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois comme farce ». Marx ne pouvait pas prévoir qu'au Japon, où rien ne se fait comme ailleurs, au contraire, la farce pouvait précéder la tragédie. (Imaizumi Sadasuke, théologien shintoïste et ami de Tōyama Mitsuru – encore un personnage dont nous aurons à reparler prochainement – pensait que le marxisme s'appliquait au monde entier, sauf au Japon car c'était le pays des Dieux). Si la tentative de coup d'État militaire du 26 février 1936 fut bien réelle, assez sanglante et se conclut sur l'exécution des principaux comploteurs, celles qui avaient inauguré la série d'évènements qui, de 1931 à 1936, ont marqué la scène politique japonaise, suscitent plutôt un certain amusement. En particulier les deux avortons de putschs engendrés par le groupe de jeunes officiers de la Sakurakai aux mois de mars et octobre 1931.

Un des inspirateurs, sur le plan idéologique, mais pas seulement, de la Sakurakai était un personnage auquel nous consacrerons tout un article, Okawa Shumei, mêlé de près ou de (pas très) loin à tous les complots de ces années-là, par ailleurs très bon ami de Ueshiba Morihei. Mais c'est le principal animateur de la Sakurakai, un lieutenant colonel du nom de Hashimoto Kingoro qui nous intéresse ici. Notons au passage que selon le témoignage d'Iwata Ikkusai, deshi de Ueshiba dans ces années-là, un des lieux de réunion de la Sakurakai était le dojo de celui-ci, le Kobukan :

« A cette époque, il y avait un mouvement pour la réforme de la politique japonaise. Le groupe qui s'appelait 'Sakurakai' et était formé par de jeunes officiers se réunissaient pour discuter de la réforme du Japon. (...) Leur lieu de réunion était

le dojo d'Ueshiba. Peu de personnes savent cela. » Et Iwata dit que c'est la convergence des objectifs d'Ueshiba et de ceux des membres de la Sakurakai qui avait amené ceux-ci à se retrouver au Kobukan. (Entrevue publiée dans Aiki News n° 86 d'automne 1990)

Mais, et c'est là une des cause du double échec de la Sakurakai en 1931, le dojo n'était pas son seul « lieu de rencontre ». Fidèle en cela à la tradition des shishi, les jeunes officiers, et en particulier Hashimoto, étaient des clients assidus des machiai (待合 : un exemple supplémentaire s'il en fallait que ai n'a jamais voulu dire harmonie...) sortes de maisons de rendez-vous. D'ailleurs, en ces années-là, en France aussi la politique se faisait souvent dans des établissements comme le 1-2-2 ou le Chabanais dont Marthe Robert nous a privé, selon les uns, débarrassés suivant les autres.

Laissons la parole à Maruyama Masao, un prestigieux sociologue et politologue japonais :

« La base où ils concoctaient leurs complots était presque toujours une maison de rendez-vous ou un restaurant. Tout en se gorgeant de sake et en déplorant l'état dépravé du pays, ils chérissaient dans leur cœur l'image des patriotes du Bakumatsu [fin du shogunat] qui chantaient : 'Ivre, je pose ma tête dans le giron d'une belle fille. Me réveillant, je prends le pouvoir dans tout le royaume'. » (Thought and Behaviour in Modern Japanese Politics, p. 80)

Selon Dan Orbach :

« Hashimoto n'était pas homme à s'en tenir à des entreprises étroitement militaires. [Il] était aussi un poète et un bon-vivant, un buveur et un fréquent client des tavernes et des maisons de geisha. » (op. cit. p. 399)

On peut facilement s'imaginer que les complots ne furent pas gardés secrets bien longtemps ...

De plus, les officiers généraux pressentis pour prendre le pouvoir ne voyaient pas d'un bon œil ce genre de conduite. En particulier le général Araki, qui devait être la figure de proue du complot d'octobre, rapporte que :

« (...) le 16 octobre il avait surpris les dirigeants du complot, Hashimoto, Chō et les autres, dans une taverne de Kyōbashi, un de leur lieu de beuverie favori. En ce temps-là Hashimoto, Chō et leurs amis vivaient pour ainsi dire dans les tavernes, complo-



Le lieutenant-colonel Hashimoto

tant, buvant et faisant la noce avec des geishas. Plus tard, Chō se vanta que ce faisant, ils imitaient leur modèle qu'ils chérissaient, les shishi de la restauration Meiji. Le général Araki, un ardent défenseur d'une austère morale militaire fut totalement dégoûté. » (Dan Orbach, op. cit. p. 441)

Et Takehiko Hashiyashi confirme :

« Quelle est la cause de l'effondrement du complot d'octobre ? Avant tout, ce sont les comploteurs eux-mêmes qui provoqué leur propre échec par leur inconduite personnelle. Hashimoto et Chō avaient organisé d'extravagantes soirées avec geishas auxquelles ils invitaient des officiers subalternes qui étaient ainsi persuadés de rejoindre leur cause. » (Conspiracy at Mukden, The Rise of Japanese Military p. 196)

Hashimoto ne fréquentait pas seulement le Kobukan et les maisons closes : il entretenait aussi d'excellents rapports avec Deguchi Onisaburo, le dirigeant gourou de la secte Omotokyo. Il faut rappeler que depuis sa première « suppression » en 1921, la secte avait pris un net tournant nationaliste et était devenue une organisation de masse, avec une presse tirant à des centaines de milliers d'exemplaires, une force para-militaire, la Showa Seinenkai (organisation de la jeunesse Showa) dont une branche, la Dai Nippon Budo Senyokai (Association pan-nippone pour la promotion du budō) était dirigée par nul autre que Ueshiba Morihei. Deguchi avait même modifié le nom de la secte en Kōdō Omoto [Kōdō : voie impériale, dont se réclamaient les tenants d'une « restauration Showa »]. Depuis 1929 il avait tissé des liens étroits avec Toyama Mitsuru et surtout Uchida Ryohei, le chef de la Koku-

ryukai, dont il soutint, y compris financièrement, le parti proto-fasciste, le Daï Nippon Seisanto (Parti pan-nippon de la production) et qui devint le numéro deux de la Shinseikai, un autre avatar d'Omotokyo. Le journal d'Omotokyo, le Jinrui Aizen Shimbun publia ainsi une discussion entre Toyama, Uchida et Deguchi sur la politique extérieure du Japon et fulminait régulièrement contre les méfaits de la culture américaine comme le jazz, la danse, l'automobile et autres manifestations du matérialisme !

[A ce sujet il n'existe à notre connaissance que peu d'études en français. Il y a bien les travaux de Jean-Pierre Berthon, dont Omoto : espérance millénariste d'une nouvelle religion japonaise et le livre (tiré d'un mémoire de master) d'Édouard L'Hérisson L'expédition en Mongolie de Deguchi Onisaburo avec Ueshiba Morihei, ouvrages sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. En anglais, nous disposons de la thèse de Thomas Nadolski The Socio-Political Background of the 1921 and 1935 Ōmoto Suppression in Japan ainsi que du livre de Nancy Stalker, Prophet Motive, Deguchi Onisaro Oomoto, and the Rise of New Religions in Imperial Japan, et en allemand du livre de Ulrich Lins, Die Omoto Bewegung und der radikale Nationalismus in Japan. La thèse de Nadolski est indisponible hors bibliothèques universitaires, mais Peter Goldsbury en cite les passages intéressants notre sujet dans sa série d'articles Transmission, Inheritance, Emulation, parus sur Aikiweb (<http://www.aikiweb.com/>). Notons ici que ni cet article, ni ceux qui l'ont précédé, ni ceux qui le suivront, n'aurait été possible sans l'inspiration venant de la lecture répétée de cette série dont nous attendons avec impatience la suite.]

Une première tentative de coup d'État en mars 1931 eut le sort d'un pétard trempé (encore une fois, la farce précédent, ici non pas la tragédie mais la comédie), le général Ugaki Kazushige, le Ministre de la Guerre, que les jeunes officiers de la Sakurakai voulaient mettre au pouvoir ainsi que pratiquement tous les autres officiers supérieurs sur lesquels Hashimoto et ses amis pensaient pouvoir compter s'étant dérobés. Frustrés et furieux, nos pieds nickelés voulurent remettre ça en octobre. Une de leur motivation supplémentaire était de soutenir le coup que leurs camarades officiers factieux avaient mené en

Mandchourie, et de forcer la main du gouvernement qui, à leurs yeux, était bien trop tiède sur ce point. Cette fois-ci les choses furent plus sérieuses : ils comptaient sur douze compagnies de fantassins, treize bombardiers de la marine et quelques autres avions de l'armée. Leur plan d'attaque prévoyait le bombardement du siège du gouvernement et son élimination physique, l'occupation du siège de la police, du ministère de la guerre et de l'état-major des armées ainsi que l'élimination des officiers jugés « indésirables », c'est-à-dire qui s'étaient opposés à la Sakurakai en mars. Parmi les autres « indésirables » à éliminer on comptait des membres de la maison impériale, de nombreux hommes politiques et des dirigeants de zaibatsu (grands groupes industriels et financiers). Un beau massacre en perspective !

Deguchi Onisaburo, qui était au courant de ces préparatifs, les approuvait et y a très probablement participé, avait plusieurs voies de communication avec la Sakurakai. Outre ses accointances avec les extrémistes « traditionnels » (Toyama Mitsuru et Uchida Ryohei) il était en rapport direct avec Hashimoto et un certain Fujita Imamu :

« (...) Les relations entre Onisaburo et Hashimoto avaient commencées en 1924 alors que Hashimoto, alors patron des services secrets en Mandchourie était impliqué dans les préparatifs de l'expédition d'Onisaburo en Mongolie. Les relations, voire même l'amitié entre les deux – Onisaburo aurait vu en Hashimoto un héros national et une incarnation du Yamato damashii [esprit national japonais] – firent que huit ans plus tard Onisaburo offrit ses services à Hashimoto. Alors que les préparatifs du coup d'État d'octobre étaient en train, selon Onisaburo il aurait rencontré Hashimoto et lui aurait promis de mobiliser ses fidèles, d'abord à Tokyo, puis dans tous le pays. Onisaburo mit un garde du corps à la disposition de Hashimoto, le maître de sabre [sic] Ueshiba, un croyant d'Omoto, qui avait accompagné Onisaburo en Mongolie. » (U. Lins, op. cit. p. 169)

En 1931 Ueshiba, bien qu'installé à Tokyo et y connaissant une réelle réussite n'en avait pas moins conservé son allégeance sinon à Omotokyo comme secte, du moins à la personne de Deguchi Onisaburo. Quand celui-ci fit appel à lui pour assumer la direction du dojo de la Showa Seinenkai à Kameoka, il répondit présent : « Si le maître sacré a besoin de

moi... » (Cf. la biographie de Shirata Rinjiro par Kozo Kaku publiée en ligne par Stanley Pranin le 2 décembre 2012 sur aikidojournal.com)

Hashimoto est l'auteur d'un mémoire retrouvé en 1967 par l'écrivain Nakao Masao dans lequel il décrit par le menu les circonstances de l'« incident » d'octobre 1931. Selon ce mémoire, le 10 octobre, il rencontra Deguchi à la résidence de Fujita Isamu. Fujita – sans rapport ni avec Fujita Kin'ya, un des soutiens du Kobukan et de l'Aikikai, ni avec Fujita Masatake Shihan – qui avait dirigé le quotidien Tokyo Mainichi Shimbun, était aussi un membre du dojo de Ueshiba et sinon un fidèle, du moins un ami de Deguchi, et sans doute, quoiqu'il l'ait nié lors de son audition lors du procès des criminels guerre japonais, un des financiers de la tentative de putsch. Ce qui est sûr, c'est que ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait Hashimoto. Dans les attendus des verdicts du Tribunal militaire international pour l'Extrême Orient (Chapitre 5, Section I, p. 541) on peut lire :

« Le lieutenant colonel Hashimoto et le lieutenant colonel Shigeto, qui était aussi membre de la Société du ceriser [Sakurakai] ont diné au domicile d'un ami, Fujita, à Tokyo en août 1931. Pendant le repas le « problème mandchou » fut discuté et les deux lieutenants colonels étaient d'accord qu'il fallait passer à l'action en Mandchourie. Quelques jours plus tard, le lieutenant colonel Shigeto s'est présenté au domicile de Fujita et lui laissa en dépôt une importante somme d'argent. Les jours suivants Shigeto vint reprendre différents montants de cet argent. »

Notons que le Tribunal choisit de croire la version donnée par Fujita et non celle de Hashimoto qui maintint que l'argent appartenait bien à Fujita.

Fujita Isamu est en lui-même quelqu'un d'intéressant. Selon la biographie de Ueshiba Morihei par son fils, Kisshomaru :

« Le dojo attirait des personnes venant de tous bords. En plus de ceux que j'ai déjà mentionnés (...) [Il y avait] Isamu Fujita qui était un éminent homme d'affaire. Il habitait [la résidence] Reinanzaka à Akasaka et était connu pour être un de principaux intellectuels contemporains ; il amena au dojo des gens comme l'acteur de kabuki Kikugoro-jo VI et Ennosuke-jo, le célèbre critique de théâtre (...). »

[Notre traduction de la version anglaise « A Life